



# Le deuil des survivants

**FÊTE DES MORTS.** A la différence de leur frère ou de leur sœur, décédé(e) avant la naissance ou juste après, ils sont toujours en vie. Une situation que ces survivants vivent parfois très mal. Interview de Sœur Danièle Perrier, de l'association Agapa.

JÉRÔME GACHET

**I**ls souffrent d'un mal-être qu'ils ne comprennent pas toujours. Ils ruminent, portent un poids sans toujours savoir pourquoi. Ils culpabilisent sans cesse et avancent péniblement dans la vie. Ils sont pourtant en vie, alors que leur frère ou leur sœur sont décédés durant la grossesse ou peu après la naissance.

Ces survivants-là sont peu connus. Juste avant la Fête des morts, l'association Agapa publie un recueil de témoignages (*voir ci-dessous*) qui leur donne la parole. Secrétaire générale et spécialisée en relation d'aide, Sœur Danièle Perrier lève le voile sur le phénomène peu médiatisé de la survivance liée au deuil périnatal.

**Pourquoi parlez-vous de survivants pour des personnes ayant perdu un frère ou une sœur?**

Il est vrai qu'on utilise plus fréquemment ce terme pour désigner des gens qui ont échappé à un accident, à une maladie, aux camps de concentration ou à d'autres choses. Mais, dans le cas que nous évoquons, ces personnes sont vivantes, alors que leur frère ou leur sœur est mort avant de naître ou peu après. Même si elles n'ont pas été elles-mêmes directement menacées, elles ont le ressenti des survivants.

**Voyez-vous des symptômes communs entre le rescapé d'un crash d'avion et une personne qui a perdu son frère en cours de grossesse?**

Oui. Dans les cas de survivance, tout tourne autour de la question de savoir pourquoi on est en vie et pas l'autre. Il y a d'autres constantes comme une certaine culpabilité à exister ou à



Un monument aide les frères et sœurs à faire le deuil d'un être qu'ils n'ont pas connu. JESSICA GENOUD

prendre tout sur soi, comme s'il fallait se racheter de ce qui s'est passé ou compenser la chance d'être là.

**De quoi souffrent précisément les survivants touchés par le deuil périnatal?**

En plus des symptômes mentionnés, il y a le sentiment de porter un fardeau. C'est un poids sur les épaules, un poids aussi physique. Ces personnes ont souvent les épaules rentrées et marchent avec la tête en bas. Elles s'interdisent le bonheur ou vont louper leurs examens. Elles peuvent aussi sentir l'obligation de vivre pour deux, ce qui concerne plus particulièrement les jumeaux. Il ne faut cependant pas généraliser: les symptômes sont plus ou moins forts selon les individus et les situations. Sans oublier que certains n'en auront aucun.

**L'essentiel est de parler...**

Les enfants à qui les choses ont été bien expliquées n'ont très souvent pas de séquelles.

**Dans le recueil de témoignages que publie votre association, un homme est persuadé d'avoir perdu sa jumelle durant les premières semaines de la grossesse, alors qu'il n'est au courant de rien. Comment l'expliquez-vous?**

On entre ici dans l'irrationnel. C'est l'attachement de la fratrie. Peu d'études ont été menées sur ce phénomène, mais nous constatons juste que, quand nous accompagnons ces gens, ils sont soulagés et que les symptômes disparaissent. Cela signifie qu'il y avait bel et bien quelque chose. D'innombrables exemples nous montrent qu'un enfant ressent très bien ces situations.

**Quels moyens avez-vous de savoir si c'est vrai ou pas?**

Nous les encourageons à aller poser des questions à leurs parents. La plupart du temps, cela se vérifie. Une autre méthode est la visualisation. Je me souviens d'un

homme qui était le seul survivant, puisque ses six frères et sœurs avaient été avortés. Nous nous demandions comment il allait s'en sortir. Au moment de la visualisation, il se voyait comme le chauffeur d'un petit bus dans lequel ses six frères et sœurs avaient pris place. Il les avait accueillis l'un après l'autre et leur avait donné un prénom. Depuis, il n'a plus ce poids sur les épaules.

**Ce sont des choses qui restent souvent cachées...**

Oui. Et le secret est néfaste. On en parle plus facilement, même si des gens ont toujours des réticences, surtout dans ce domaine. C'est encore souvent perçu comme un mauvais passage qu'il faut oublier.

**A la Fête des morts, on oublie très souvent ces êtres. Il est vrai que, comme on ne les a pas connus, il est difficile de leur faire une place...**

Quand notre association reçoit des survivants, nous proposons toujours un petit rite d'enterrement, qui est aussi un rite de

connaissance sociale. Je me souviens d'un couple qui avait perdu un enfant trente-huit ans plus tôt. Le père ne savait plus ce qu'était devenu le corps. Nous avons lancé des recherches et retrouvé le certificat de naissance. Ils ont alors pu avoir une tombe au cimetière et ont mis sur pied une cérémonie. Nous encourageons la création de jardins du souvenir comme au cimetière de Bulle, par exemple.

**Mais où est la limite? Faut-il faire une cérémonie quand le fœtus n'a que quelques jours?**

Nous, on ne juge pas. Si une personne a besoin d'aide, nous la lui proposons.

**Pensez-vous que la prise en charge des familles victimes de tels drames s'améliore?**

Oui, depuis cinq ou six ans. Avant, il n'y avait pas grand-chose. Certains hôpitaux proposent aujourd'hui des rites. Mais c'est sûr qu'il y a encore du travail à faire. Il faut aussi accompagner le personnel qui est formé pour donner la vie, pas pour voir mourir. ■



«Les enfants à qui les choses ont été très bien expliquées n'ont très souvent pas de séquelle.» SŒUR DANIELÈ PERRIER

## «Un équilibre entre compréhension et émotion»

Véronique ne devrait pas être de ce monde. Sa mère a tout fait pour la tuer lors de la grossesse, parce que cet être, arrivé par accident, l'empêchait de poursuivre ses études. Elle vient au monde, mais elle est méprisée. A nouveau enceinte, sa mère décide d'avorter. «Il y a quarante ans que ce frère vit avec moi», dit Véronique, souffrant de différents problèmes tels que manque d'estime, culpabilité existentielle, etc.

Elle entreprend une thérapie, donne un nom à ce bébé – c'est un garçon et il s'appelle Thierry – le voit dans ses rêves. C'est ainsi, en le faisant exister, qu'elle arrive à faire le deuil. Elle pardonne également à sa mère.

Comme Véronique, neuf autres témoins ont tous vécu avec beaucoup de souffrance la disparition de leur frère ou de leur sœur. En raison d'une fausse-couche, d'un avortement, d'un décès in utero... Un drame qui leur a souvent été caché, mais qu'ils ont ressenti au plus profond d'eux-mêmes.

Dans les 76 pages de *Témoignages autour de la survivance*, ces individus racontent aussi comment ils ont réussi à refaire surface, en personnalisant l'enfant décédé, en mettant des mots sur leurs souffrances et en acceptant la vérité. Un chemin long et sinueux.

C'est à ces gens et à leur famille que s'adresse en priorité l'association Agapa,

fondée en 1996 par Diane Savoy, médecin généraliste, et par Sœur Danièle Perrier.

**Méthodes habituelles**

Basée à Villars-sur-Glâne, l'antenne romande propose aux survivants une thérapie en trois phases: la réhumanisation, le deuil et la réconciliation. Un accompagnement qui se base sur les méthodes habituelles (transactionnelles, cognitives ou Rogers). «Il faut trouver un équilibre entre la compréhension et l'émotion», expose Sœur Danièle Perrier. ■

*Témoignages autour de la survivance.*  
Édité par Agapa Suisse romande. Renseignements: [www.agapa-suisse-romande.ch](http://www.agapa-suisse-romande.ch)

